L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 18 JUIN 1887. 60me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI, 18 JUIN 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes et Offres et Locations, etc., qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne, voir la 7e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse Arcade

PAR SPEAR & ESCOFFIER.—Maison élégante et complète No 221 Chemin du Bayou, entre Marais et Tremé.

PAR JAS P. GUINAULT.—Résidence sur la rue Delery, faisant face aux Casernes des Etats-Unis.

PAR W. I. HODGSON.—Cottage en bois, à double corps de logis, No 258 rue Commune, entre Rocheblave et Dorgenois.

PAR HOEY & O'CONNOR.—Maison de résidence en bois à deux étages, No 64 rue Jackson, entre Fulton et Rousseau.

PAR MATHER & HOMES.—Cottage de valeur à double corps de logis No 761 rue Bourgogne, entre Louisa et Clouet.

PAR B. ONORATO.—Propriétés de valeur améliorées dans les Premier, Quatrième et Sixième Districts.—Et à 2 heures P. M., sur les lieux, coin des rues Jackson et Howard le contenu d'une grocerie de détail, comprenant vins, liqueurs, conserves en boites, installations, etc.

PAR LE SHÉRIF.—Rue Dryades No 293, à 11 heures, un cheval sorel, un buggy avec capote, un lot de bois de charpente et des matériaux de construction de seconde main.

Le jubilé de la reine Victoria.

Les fêtes du jubilé de la reine Victoria sont commencées. Le peuple anglais y va de tout cœur, et les démonstrations qui ont lieu sont marquées au coin de la plus parfaite sincérité. Voici sur quel ton plaisant nous les annonce une correspondance de Londres : "Nous jubilons, vous jubilez, ils ou elles jubilent. L'Angleterre et ses colonies passent leur temps à conjuguer ce verbe aimable." On oublie tout le reste, même l'Irlande et le bill de coercition. Tout le monde prend part à la fête; l'aristocratie et le peuple, les riches et les pauvres. Il pleut des cadeaux à la reine; chaque classe fait le sien, selon ses moyens et suivant ses goûts. Les dames anglaises offrent une statue équestre du prince consort, mais l'élan a été si grand, parmi elles, et les souscriptions si nombreuses, que, toutes les dépenses payées, il restera une somme importante dont la reine déterminera l'emploi. Cette somme sera, dans aucun doute, affectée à une œuvre de charité.

Les villes, petites et grandes, jusqu'aux moindres villages, célèbrent le jubilé à leur façon. Ici, on fait un présent à la souveraine; là, on se l'offre soi-même; c'est la localité qui s'octroie quelqu'amélioration. On cite un petit bourg dont le Conseil municipal a voté, à l'occasion du joyeux événement, un corbillard communal. Il n'est jusqu'aux marchands ambulants de Londres qui ne se soient cotisés pour offrir un présent à l'impératrice; ils lui ont envoyé un âne tout harnaché; cela lui rappelera son cher Brown et les courses dans lesquelles ce dernier l'accompagnait.

Ces détails font sourire; ils donnent une idée de l'esprit positif, pratique du peuple anglais. Ils prouvent, surtout, que le jubilé est réellement populaire; que toutes les couches sociales y prennent part, spontanément. Rien de factice dans l'enthousiasme qui commence à se manifester et sera à son comble, le 21, à l'arrivée de la reine, et pendant les cérémonies qui suivront; rien de commandé dans les décorations, dans les transparents dont les cockneys de Londres, dont Bejaj orné leurs maisons; dans les illuminations qui vont jeter des milliards de feux dans les rues et les places de l'immense capitale américaine. On a même inventé, pour l'occasion un festival bien touchant, bien joyeux—la fête des enfants—qui aura lieu, le 22 et à laquelle la reine assistera. Tous les enfants des deux sexes, de 10 à 14 ans, fréquentant les écoles publiques et particulières, sont invités à un thé que chacun d'eux boira, au son de la musique, dans une tasse fabriquée exprès et portant deux portraits de la reine, telle qu'elle était en 1857, alors qu'elle a ceint la couronne, et telle qu'elle est aujourd'hui. Tous garderont le souvenir comme une relique du jubilé. On a poussé la précaution jusqu'à faire distribuer des tasses, dans les maisons, aux enfants trop jeunes pour pouvoir assister à la fête. Là encore, rien d'officiel, rien qui sent fait par ordre; tout cela s'opère au moyen de souscriptions qui s'élèvent à un chiffre considérable.

On le voit—le jubilé est réellement populaire, le jour sincère, l'enthousiasme unanime. On peut même affirmer que les fêtes auront un caractère plus cordialement, plus intimement national que celles du jubilé du vieil empereur Guillaume.

Les événements de ce long règne, la situation politique et économique du pays, justifient-ils donc les réjouissances auxquelles on se livre? Non—sommes-nous obligés de déclarer—malgré le respect que nous inspire la reine Victoria, malgré les sympathies que nous inspirent ses vertus de famille. C'est quelque chose pour une femme d'avoir été bonne épouse et bonne mère. Ce sont, après tout, les deux grandes fonctions qui lui sont assignées par la Providence. Du moment qu'elle a passé sa vie à les remplir noblement, elle mérite la considération de tous, et la critique doit expirer sur les lèvres. Il est vrai, qu'ici, la femme est doublée de la souveraine, et, sous ce dernier rapport, tout, dans son règne, n'est pas irréprochable. Il y a eu bien des fautes commises, bien des méfaits qui doivent peser lourdement sur la conscience nationale—nous ne disons pas sur la conscience royale, car—il faut le reconnaître—la souveraine a fait très peu de chose : elle s'est bornée à laisser faire, se contentant de régner, sans jamais, ou presque jamais, gouverner. Aussi aurait-on grand tort de la tenir responsable de fautes, d'excès, qui sont l'œuvre des différents partis qui se sont succédés au pouvoir et n'étaient, eux-mêmes, que l'expression de la volonté du corps électoral.

Faut-il rappeler l'histoire de la malheureuse Irlande, pendant les cinquante dernières années: près de treize cent mille infortunés morts de faim; trois millions quatre cent mille évictions de fermiers, avec leurs familles, parce qu'ils étaient dans l'impossibilité absolue de payer leurs loyers; quatre millions deux cent mille émigrations forcées par la misère; un dépeuplement total de près de six millions de personnes valides, soit par la faim, soit par l'exil. A quoi bon? Les Anglais ne semblent même pas se douter de la culpabilité de leur conduite. Comment s'expliquer autrement le vote de l'an dernier contre la loi préparée par M. Gladstone? Comment s'expliquer le langage et les actes de M. John Bright, un démocrate ardent, un radical à tous crins, qui se croit permis de faire baillonner les orateurs autonomistes et menotter tous ceux qui ne pensent pas comme lui, qui ne se laissent pas ignominieusement chasser des masures qui les abritent, eux ainsi que leurs femmes et leurs enfants? On pensera, peut-être, que son triste système politique lui a aliéné bon nombre de ses électeurs, des ouvriers, des hommes de peine, d'une ville manufacturière, qui gagnent leur vie à la sueur de leur front, qui, par conséquent, devraient sympathiser avec leurs frères en pauvreté, en misère, de l'Irlande; erreur! Sa popularité n'a pas baissé un instant. Ces travailleurs, ces libéraux à outrance, ces démocrates échevelés, ont deux poids et deux mesures; ils demandent la liberté, la justice, le droit, le bien-être, pour eux; pour l'Irlande, rien. Voilà où en sont les populations pauvres, ouvrières, à l'égard de l'ile-Sœur, après quarante ans de triomphe du libéralisme, à leur profit.

Dans l'Angleterre proprement dite, faut-il se leurer de la situation économique? On y rencontre, partout, la misère sous ses formes les plus hideuses. A Londres même, en 1886, il est mort quarante personnes—littéralement de faim. Les commentaires sont inutiles.

Une seule grande chose à la gloire de ce règne : la marche rapide du libéralisme, l'avénement de la bourgeoisie au pouvoir, d'importantes réformes électorales, le triomphe de l'égalité devant la loi sur les préjugés invétérés de race et de sectes.

L'avance a été si rapide, que les fils des anciens Tories, les Conservateurs, sont retranchés, aujourd'hui, tant bien que mal, sur le terrain occupé, jadis, par leurs ennemis, les anciens Whigs, et ils ont de la peine à s'y maintenir contre les attaques incessantes des Libéraux et des Radicaux. L'ex-incorrigible et aristocratique Grande-Bretagne est entraînée, bon gré mal gré, dans le mouvement moderne; elle se transforme en démocratie. Nous ne la comprenons pas trop dans ce nouvel état de choses.

A l'extérieur, ce sont toujours les mêmes rouseries, les mêmes apparences trompeuses, les mêmes empiètements, les mêmes usurpations de provinces, les mêmes confiscations d'îles, grandes et petites. Sous ce rapport, les opérations se comptent plus.

Voilà le bilan de cette administration, heureuse quelquefois, souvent malheureuse. Elle ne fait pas grand honneur à l'humanité; elle ne sera pas la plus belle page de l'histoire de la grande Bretagne; elle démontre, une fois de plus, la force d'une race, capable de se gouverner elle-même, sans être guidée par une puissance supérieure, mais on souhaite, en se la rappelant, une toute autre morale politique.

Au demeurant, nous concevons que le peuple anglais accueille avec enthousiasme le jubilé de son impératrice. Nous aimons à voir conserver les bonnes et saines traditions; le respect des supériorités, de l'âge, du talent, de la race en est une, mais nous estimons bien plus des centenaires comme ceux de 1776 et de 1789, où deux grands peuples, debout, célébrent les révolutions qui ont brisé leurs fers, qui leur ont donné l'indépendance, la liberté, et fondé la démocratie moderne.

Qu'il y ait loin du jubilé de la reine Victoria, où l'humanité n'a rien à voir, à la commémoration des deux événements qui ont changé la face du monde et affranchi les Etats-Unis et la France!

Se tendre ou non est *simplement* une affaire de goût; il est de bon goût de se servir de la Teinture de Buckingham pour les Favoris.

LOUISIANE.

Le *Méridional*, Abbeville, paroisse Vermilion, du 11 juin :

Cette semaine, nous avons eu acheter, chez M. Thibodaux, à sept milles d'ici, plusieurs wagons de maïs que l'on transportait ensuite sur la rivière Mermentau, paroisse Acadie. Nous avons demandé pourquoi l'on venait chercher si loin du maïs, il nous a été répondu que, dans cette région, le sol n'est pas propre à la culture du maïs; mais le riz, les patates douces y viennent admirablement.

—Rien ne tend à développer les ressources d'un pays, à stimuler l'énergie des populations, à faire connaître au loin ce qu'il peut produire, comme une foire agricole et une Exposition de bestiaux. Nous avons encore bien des terres qui ne sont pas cultivées, un climat excellent, que l'on ne connaît pas assez; nous possédons tout ce qu'il faut pour transformer notre pays en un jardin, en une véritable Eden. Bientôt, malgré les méchantes langues, nous allons avoir un chemin de fer qui nous reliera au reste du monde. N'est-ce pas le moment de faire appel aux étrangers et de donner une leçon? Habitants de Vermilion, qui dormez, réveillez-vous! Fermiers, éleveurs, entendez-vous pour organiser une Exposition. Il y a là une mine d'or à exploiter.

La *Sentinelle*, Thibodaux, paroisse Lafourche, du 11 juin :

Pendant la semaine qui vient de s'écouler, après quelques pluies légères survenues, les premiers jours, le temps s'est mis au beau et nous a gratifiés d'une température tout à fait printanière.

Dans notre région, la végétation a pris une vigueur vraiment remarquable et fait bien augurer pour l'avenir. Le bayou baisse un peu trop rapidement; l'irrigation devient difficile, et, bientôt, la navigation à vapeur sera arrêtée.

Mercredi dernier, jour de la St. Médard, nous avons été gratifiés d'une abondante pluie, au grand effroi des bonnes gens qui connaissent le vieux proverbe :

St. Médard grand.....pleurard. Si, en effet, il doit nous asperger, pendant quarante jours, il y aura excès.

Le Times, Shreveport, paroisse Caddo, du 16 juin :

Une dépêche spéciale de Little Rock, Arkansas, nous apprend que la charte de l'Association a été enregistrée, dans les bureaux du secrétaire d'Etat, par la compagnie du chemin de fer Hope et Shreveport. Le capital est de $500,000. Le chemin, dit-on, passera par les comtés Hemestead et Lafayette, sur une distance de 50 milles, et viendra aboutir, en ligne directe, à Shreveport. Les bureaux principaux seront installés à Hope.

LA VIANDE D'AUTRUCHE.—On a déjà parlé des qualités comestibles de la chair et de la graisse d'autruche. Une autruche, de taille moyenne, peut fournir 30 kilogrammes de chair et 20 kilogrammes de graisse. Cette dernière, fondue, reste limpide, et les Arabes l'emploient, pour leur cuisine, aux mêmes usages que l'huile. Quant à la chair, les appréciations sont partagées, dit le *Cosmos* :

"Les Hébreux s'en abstenaient sur la défense édictée par Moïse. Les Romains l'appréciaient suffisamment, puisque Apicius, l'illustre gastronome, l'honora d'une sauce particulière inventée par lui. L'empereur Héliogabale affectionnait surtout la cervelle de ce bipède; il en fit servir six cents en un seul festin, prédigalité qui nous eût paru impossible si j'y vingt-cinq ans, et que les succès croissants de la domestication, de l'élevage et la reproduction de cette espèce, permettraient presque de renouveler aujourd'hui.

"Quelques Parisiens ont eu, pendant le siège, l'occasion d'émettre leur avis sur la chair d'autruche provenant du Jardin des Plantes; on en mangea de toutes les manières; elle fut jugée bonne, rôtie, bouillie et en pâté. Au mois de février dernier, une nouvelle expérience a pu avoir lieu aux dépens d'une autruche âmâle, âgée de cinq ou six ans, qui s'était cassé la cuisse au Jardin d'acclimatation et qu'on avait dû abattre.

"La viande a été consommée: 1. grillée; 2 en daube (cuite lentement dans la casserole avec des légumes); 3. enfin marinée avec une sauce chasseur.

"La viande marinée a été trouvée excellente; cuite en daube, elle a été mangée avec plaisir par tout le monde; mais grillée, elle avait un goût assez fort et médiocrement agréable.

"Il est bon de remarquer que cette autruche mâle n'avait été soumise à aucun des traitements en usage pour rendre comestibles un grand nombre de bestiaux et de volailles.

"En somme, l'autruche offre une viande très mangeable, une viande noire à fibres peu serrées, à classer dans la troisième classe, c'est-à-dire dans la catégorie de celles qui doivent être consommées bouillies ou du moins très cuites."

Un charcutier fait une cour effrénée à une jeune pâtissière, au voisinage, qui n'a pas l'air du tout de se rendre à l'évidence des protestations amoureuses du confrère de saint Antoine. En fin de compte, l'homme de lard jette cette apostrophe à la pâtissière.

—Voyons, voisine, ne faites donc pas tant la petite sucrée.

—Tiens, vous faites bien le petit salé, vous, lui répond-elle.

Demandez le Sérapeurille d'Ayer et ne vous laissez pas persuader d'en prendre une autre. Vendu par tous les droguistes.

L'empereur d'Allemagne et son petit fils.

Jacques St. Cère écrit, de Berlin, 31 mai, au *Figaro* :

Au nombre des révolutions du Palais, des innovations, des nouveautés de tout genre qui se font jour depuis la maladie du Prince impérial, il en est une qui est tellement apparente que le gros public lui-même commence à s'en apercevoir: c'est l'intérêt que porte l'empereur Guillaume à son petit-fils le prince Guillaume. Je ne dis pas affection, car l'empereur Guillaume n'a jamais aimé personne : il est trop exclusivement souverain et rien que souverain pour se permettre d'aimer qui que ce soit, sauf lui-même. Quelqu'un qui l'approche souvent me disait : "Comme Empereur, il adore le chancelier; comme homme, je suis sûr qu'il ne pleurerait même pas si M. de Bismarck s'en allait le premier."

Avec l'âge, l'affectivité a fini par s'émousser complètement, et tout le monde sait à la cour que l'Empereur n'a qu'une affection toute officielle pour son fils. Le Prince impérial ne va que très peu au palais de son père, et l'Empereur ne va qu'une fois par an, le 22 mars, chez son fils. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner beaucoup du sang-froid, de l'indifférence même avec lesquels le souverain suit les phases de la maladie du Kronprinz. Mais, chose curieuse, à mesure que la situation s'aggrave au nouveau palais de Potsdam, l'intimité devient plus grande entre l'Empereur et son petit-fils.

Le prince Guillaume a eu de tout temps une véritable adoration pour son grand père, qui l'a tiré plusieurs fois de fort mauvaises situations dans lesquelles le jeune prince s'était fourré.

L'Empereur lui a toujours montré de l'intérêt. Il retrouvait en lui les qualités de "sergent" que l'on a toujours tant prisées dans la famille des Hohenzollern. Il lui sait gré d'avoir quatre fils, tandis que le libéral Kronprinz n'a eu avoir que deux. Aussi toutes les faveurs sont-elles pour le prince Guillaume.

Un petit fait entre mille montre la nature des rapports qui existent entre l'Empereur et ses successeurs. Le 22 mars, le jour de la fête de l'Empereur, lorsque tous les princes de l'Allemagne étaient réunis à Berlin, le Prince impérial était venu le premier chez son père, à pied, en fils, en voisin, les mains dans les poches de son grand uniforme! Le prince Guillaume, lui, vint le dernier, en futur empereur et roi, en carrosse de gala, attelé de six chevaux. Et l'Empereur prit un tel plaisir à le voir dans cet appareil, qu'il se mit à sa fenêtre, la fenêtre du coin, et par deux fois la voiture du Prince dut passer devant lui!

Depuis que le Prince impérial est malade, l'Empereur ne voit plus que son petit-fils : tous les matins, à huit heures, le jeune prince arrive de Potsdam (40 minutes de chemin de fer) et va chez son grand-père "*der Kaiserliche grossvater*, comme on appelle l'Empereur à la cour du prince! Et chaque fois que l'Empereur va à Potsdam, c'est chez le prince Guillaume qu'il se rend, feignant d'ignorer la présence de son fils malade au Nouveau-Château. Ce que peuvent être les entretiens du grand-père et du petit-fils, on peut aisément le deviner : ils sont militaires et rien que militaires.

Le prince Guillaume est soldat dans l'âme; et cette vocation se fait aucun doute pour ceux qui, comme moi, l'ont entendu jurer à la parade de vendredi dernier. Il a eu des *donnerwetter* (tonnerre), à propos d'un alignement que les hussards ne parvenaient pas à rectifier assez vite, qui prouvent qu'il est bien soldat prussien. Du reste, la destie aussi bien à la cour de l'Empereur que chez le Prince impérial et que chez M. de Bismarck, il n'y a qu'une opinion : le prince Guillaume est un *schneidiger offizier*. Cette épithète n'est pas commode à traduire : schneidig veut dire *coupant*, mais, dans l'espèce, l'expression signifie : officier chic, fendant, courageux, à cheval sur la discipline : une jeune culotte de peau.

Dans les rares instants de loisir que lui laissent les inspections de gibernes et de selles, le Prince fait montre des opinions les plus réactionnaires; il est le type du *junker* Prussien, antisémite, autitibéral, anticonstitutionnaliste même, imbu vaguement des idées de l'époque, le chancelier de l'Empire qui, lui aussi, depuis quelques semaines, a désappris le chemin du palais du Prince impérial, chemin qu'il n'a jamais beaucoup connu du reste, soit, il n'y a pas huit jours, qu'il fondait de grandes espérances sur le prince Guillaume. C'est un jeune homme très intelligent, un peu sauvage (*Wild*) encore, un peu casse cou. Mais ce sont des défauts de son âge, qui finiront par devenir des qualités plus tard. J'ai grand espoir en lui." Grand bien fassent ces espérances aux Allemands et à l'Europe aussi!

Mais elles n'ont pas l'air de vouloir se réaliser de sitôt, ces espérances: car l'Empereur, malgré ses quatre-vingt-dix ans, est très décidé à vouloir vivre longtemps encore. Et il est bien capable! Cet homme qui a été, l'an dernier, à Bade, à un millimètre de la tombe, qu'on a été obligé de porter quand il est arrivé à Potsdam, a repris toutes ses occupations : audiences, revues, promenades et théâtre : où l'attend le théâtre. Il a changé, c'est vrai : il a maintenant vraiment l'air d'un nonagénaire. Il est pâle, d'une pâleur de cire; ce teint pâlissant du dégoût qu'il éprouve pour toute espèce de viande; il n'en mange plus du tout. Il n'a plus cette tenue prussienne qui, il y a trois ans encore, faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Il se tient fort courbé et recroquevillé dans le coin de sa voiture.

La cause de ce changement de tenue est fort curieuse : Depuis sa prime jeunesse, l'Empereur avait des hernies qui l'obligeaient à porter des bandages jour et nuit. Il ne peut plus supporter ces bandages, qui le fatiguent, et toute la haute taille s'en est allée! Mais il est d'une verdeur d'esprit encore très extraordinaire : la mémoire est aussi fraîche que chez un homme de quarante ans! Après le grand *steeple-chase* militaire de dimanche dernier, il a rappelé au comte Dauger le vainqueur, des incidents de course qui s'étaient passés il y a quarante ans! Il met une certaine coquetterie à parler toujours tête nue aux dames de la Cour. Il fatigue, par ses politesses, les princes étrangers qui viennent à Berlin. Il ne néglige aucun détail d'étiquette militaire.

Ainsi, la semaine dernière, il avait été à Postdam inspecter le 1er régiment de la garde, dont il est le chef, et il avait endossé pour cette occasion son uniforme de colonel. Après l'inspection, il avait accepté une invitation à déjeuner chez les officiers des hussards de la garde et, pour ne pas les blesser, en venant à leur mess avec l'uniforme d'un autre régiment, il se mit en grande tenue de général. Il lui fallut donc changer complètement de tenue, depuis les bottes jusqu'au casque. Et quand on sait quel courage il faut parfois pour se mettre en habit avant dîner on doit vraiment s'étonner de la force de ce vieillard de quatre-vingt-dix ans!

Rien ne fait donc prévoir une mort prochaine; il n'a qu'une seule maladie: son âge. Les médecins attachés à sa personne, et qui ne le quittent pas d'une seconde ni jour ni nuit, disent qu'il mourra subitement d'une diarrhée (indigestion dont il souffre fréquemment, surtout en automne) qu'on ne pourra arrêter.

Quant à lui, il a confiance dans la prédiction dont j'ai déjà parlé; il mourra à quatre-vingt-seize ans et son fils ne lui succédera pas! Et c'est pour cela qu'il ne s'occupe que de son petit-fils! Les liens du sang ne sont rien chez les rois de Prusse, les droits de la couronne sont tout! Mais la mort de ce vieillard cotterra la vie à bien des jeunes gens! Voilà ce qui résulte clairement de tout ce qui se dit à Berlin!

SYMPATHIES DE LA PERSE.—On mande, de Téhéran, que le prince Dolgorouki, le nouveau représentant du czar, a été reçu avec des honneurs jusqu'ici inconnus. Cette nomination est considérée comme l'indice d'une politique militante de la Russie dans ces contrées.

Le Shah a fait remettre, par son ministre des affaires étrangères, une tabatière Louis XV, enrichie de diamants à Mgr Thomas, archevêque d'Andrinople et délégué apostolique en Perse, ce qui semble indiquer que les Persans apprécient les services de missionnaires.

Le gouvernement français vient d'envoyer un surtout de table, en Sèvres, au prince héritier de Perse, qui est, comme on le sait, animé de vives sympathies pour la France.

Combinaisons en fait de montres.

M. HENRI DE PARVILLE, dans le *Journal des Débats* du 3 juin ;

Quelles combinaisons n'imagine-t-on pas en fait de montres? Nous avons eu, il y deux ans, la montre sans aiguilles; voilà maintenant M. Armand Schwob qui nous gratifie de la montre *observateur*. Au moins celle-ci répond à un besoin incontestable. Il est beaucoup plus difficile qu'on ne serait tous d'abord tenté de le croire, dans les usages journaliers, de compter un intervalle de temps. Vous prenez une voiture à l'heure, vous louez un canot, un vélocipède, un billard, etc.; il est une heure vingt-quatre minutes, vous abandonnez la voiture, le bateau, etc., à quatre heures cinquante-sept minutes. Pour savoir le temps qui s'est écoulé, il faut faire de tête un véritable calcul : on se trompe quelquefois et l'on oublie même le point de départ. Etait-ce bien une heure vingt-quatre minutes? De là des contestations. La nouvelle montre se charge de faire le calcul toute seule; d'un coup d'œil, on peut lire sur un cadran le temps écoulé. Et c'est bien simple.

En haut, sur le cadran ordinaire, se trouve marqué un petit cadran supplémentaire qui fait pendant au cadran de la trotteuse des secondes. Ce cadran supplémentaire est identique à celui d'une montre quelconque; il indique les heures et les minutes avec les deux aiguilles. La montre donne deux fois l'heure, une fois sur le grand cadran, une fois sur le petit. Ce serait de luxe; mais il y a autre chose. Si l'on pousse un petit ressort placé sur le côté de la boîte, les deux aiguilles du cadran supplémentaire sont instantanément ramenées ensemble à l'origine des heures, au midi. Et elles recommencent leur course.

Ce détail, qui n'a l'air de rien, a son importance. En effet, il est, par exemple, 4 h. 8 m. Vous montez en voiture. Vous poussez le ressort; les deux petites aiguilles retournent à midi. Quand vous quittez la voiture, le petit cadran indique 2 h. 45 m. Donc, vous avez gardé votre voiture deux heures quarante-cinq minutes. C'est commode.

Le système se devine. C'est le rouage de la montre qui guide les petites aiguilles. En appuyant sur le bouton de rappel, on les fait sortir de l'engrenage et un ressort les ramène simultanément au midi; elles engrènent de nouveau et reprennent leur marche momentanément interrompue. Il ne faut pas confondre l'*observateur* avec le chronographe qui enregistre la minute et fraction de minute; le chronographe est bon pour des observations de précision et il ne totalise que l'heure; l'observateur compte, au contraire, enregistre un intervalle de temps quelconque pour toute opération ou transaction à limite déterminée. La mécanisme est rudimentaire et n'exige plus les rouages compliqués et délicats qui avaient été essayés déjà; de sorte que le système est à la portée de tout le monde et peut être réparé en cas de besoin par le premier rhabilleur venu. Evidemment, c'est un enregistreur et un compteur de temps qui rendra des services.

On en prévoit les applications multiples. Epernay-Huffet, 25 minutes d'arrêt! Presser pour plus de sûreté le ressort de l'observateur. Tonnerre, 5 minutes d'arrêt! Regarder l'observateur. Conversation téléphonique Paris-Bruxelles, 5 minutes! Consultez la montre. Il est nuit, vous vous réveillez. Quelle heure? Pressez le ressort. Le lendemain vous aurez l'heure du réveil, le moment précis d'un bruit anormal, d'un événement instiendu, etc. Un superbe vous rencontre. Combien de temps perdu? Poussez le ressort. Et les applications à la marche des troupes, à la vitesse des trains, à la durée des assauts, aux courses, etc. Passons. Il est évident que ce type de montre aura des amateurs.

A propos de montres, beaucoup de personnes tiennent à avoir l'heure exacte et se demandent toujours où aller la chercher sans s'adresser à l'Observatoire. Il est bien facile d'avoir l'heure. On vend partout des petits cadrans solaires qui donnent le midi vrai. Or, l'*Annuaire* du Bureau des longitudes fournit chaque jour ce qu'il faut ajouter au midi vrai ou en retrancher, soit l'époque, pour avoir le midi moyen, c'est-à-dire l'heure adoptée pour les usages civils. Par exemple le 12 février dernier, il était d'après l'*Annuaire*, midi 14 m. 27 s. quand il était midi vrai. Au mois de novembre prochain, à la Toussaint, il ne sera, au midi vrai, que 11 h. 43 m. 42 s. L'écart, comme on le voit, peut atteindre et même dépasser un quart d'heure. Aujourd'hui, jeudi, 2 juin, l'écart n'est que de quelques minutes; quand le canon du Palais Royal partira, il sera exactement 11 h. 57 m. 41 s.

M. d'Abbadie, de l'Académie des Sciences, vient aussi d'indiquer un moyen d'avoir le midi vrai qui ne manque ni d'élégance ni de simplicité. On prend un prisme de verre de *diplédoscope*. On place l'une des arêtes du prisme dans le méridien et on l'incline du Nord au Sud selon l'angle de la latitude. Aux environs de midi, on se plaçant derrière le prisme, on voit, par réflexion, deux images du soleil. Mais, à midi exactement, il n'y a plus qu'une image visible. On note avec une montre à secondes les contacts du premier et du second bord de l'astre. La moyenne des deux instants fournit l'heure du midi vrai à une demi seconde près. Au fond, le prisme de M. d'Abbadie n'est qu'un cadran solaire donnant seulement midi, et dans lequel le stylet et l'ombre sont remplacés par le prisme et par l'image directe du soleil. Le procédé est plus exact et il est assez facile à appliquer.

Dans l'intérêt de l'Alsace-Lorraine.

On lit, dans la *Liberté* du 3 juin :

Nous recevons, d'un Alsacien qui connaît profondément les vrais besoins et les vrais intérêts de l'Alsace-Lorraine, une lettre que nous croyons infiniment utile de publier. Ce sont de sages et patriotiques conseils donnés à la presse française par un esprit aussi dévoué que clairvoyant. Pour notre part, nous en ferons notre profit et nous désirons que le sentiment qui les a inspirés soit compris par tous les journalistes à qui l'avenir de ces chères provinces tient à cœur.

A monsieur le directeur de la *Liberté*.
Monsieur le directeur.

Depuis trois mois, il a été souvent parlé de l'Alsace-Lorraine. Des articles tour à tour émus et indignés se succèdent dans la presse parisienne. Chacun veut apporter sa louange au patriotisme persévérant des Alsaciens, et l'on raconte tout par jour la persécution dont ils sont l'objet.

Permettez à un intéressé de vous soumettre, à ce sujet, quelques réflexions. Il ne s'agit point d'une impression personnelle, mais de l'opinion des hommes de bon sens qui réfléchissent sur la situation présente.

Et d'abord, je me hâte de le dire, l'Alsace ne saurait être que vivement touchée de ce souvenir du cœur si chaleureusement exprimé; les applaudissements qu'on lui donne semblent une réponse à cette demande mélancolique qu'adressent ses paysans à ceux qui viennent de France : "Pense-t-on à nous, là-bas?"

Mais, en ce moment, l'Alsace a un service à demander à ses amis : c'est d'éviter de trop parler d'elle. Cette forme voyante de la sympathie n'est pas bonne dans les circonstances actuelles. Trop de bruit compromet la cause même que l'on soutient et l'on ne sert ni l'Alsace ni la France.

Le peuple, en Alsace-Lorraine, avec son caractère à la fois tenace et libéral, garde au cœur ses attachements et sait, à l'occasion, voter avec indépendance. Mais le peuple ne lit jamais les journaux de Paris : ce n'est donc point sur eux qu'il forme ses opinions. Les Allemands, au contraire, les lisent; gouvernants et administrateurs s'irritent et s'exaspèrent de tout ce qu'on relève à leur charge; aussi, leurs taquineries se multiplient et l'inquisition anti-française poursuit de plus belle son œuvre. Voilà ce que nos journalistes français devraient méditer. Ils n'atteignent point les Alsaciens, à qui leurs articles pourraient plaire; ils agacent les Prussiens, qui ne sont certes pas en humeur de céder. Où cela s'arrêtera-t-il? Quand ceux-ci auront exposé, emprisonné ce qui leur est suspect et élevé barrière sur barrière du côté de la France, qu'y aurons-nous gagné? Que les Alsaciens surexcités se révoltent? Irriter un mal chronique et le changer en un mal aigu, c'est parfois bon; mais seulement quand on a le moyen de le guérir. Pour l'Alsace-Lorraine une crise aiguë serait un mal gratuit.

C'est un aussi mauvais calcul au point de vue français. Une autre fois déjà on a égaré l'opinion en France par un enthousiasme irréfléchi. C'était en 1873, au sujet de l'option. Avec quel entrain les journaux français n'ont-ils pas poussé les optants à émigrer en masse! Une grande foule a répondu généreusement à cet appel; il y a eu des départs héroïques. L'émigration était pourtant une grave erreur. On en sait les résultats : une partie des terres, de l'industrie, une partie considérable du commerce des grandes villes ont passé aux mains des Allemands; les Prussiens ont envahi les services publics et l'on a vu des savetiers de Berlin à la tête de nos écoles. La province, désertée par la partie la plus française de sa population, s'est trouvée germanisée peur autant.—Provoquer aujourd'hui une seconde émigration en rendant aux Alsaciens la vie impossible, ce n'est certainement pas ce que cherchent les journalistes, mais c'est peut-être bien ce qu'ils risquent.

Il n'y a donc profit pour personne à céder trop facilement au besoin d'épancher son âme : nous savons tous qu'il y a des ressentiments qu'il faut taire. Il n'y en a pas davantage à monter l'opinion publique en France.

Quand il s'agit d'une question grave, la presse française sait montrer une dignité et une discrétion admirables. On l'a vu au mois de janvier dernier. Il faudrait que nos journalistes fussent convaincus que la question alsacienne est aussi une question grave. Des intérêts trop sérieux sont en jeu pour qu'on la lance au hasard comme un appât au lecteur.

La marque la plus efficace de sympathie pour l'Alsace-Lorraine, c'est, en ce moment, d'en parler peu—le moins possible.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression de ma considération distinguée.

UN ALSACIEN.

L'art musical.—Un métronome normal.

Peu-être n'a-t-on pas oublié que, l'année dernière, dans une communication intéressante à l'Académie des Sciences, de Paris, M. Saint-Saëns a appelé l'attention sur les inconvénients du métronome de Maëlzel. La plupart de ces instruments, a dit M. Saint-Saëns, sont mal réglés et égrenés les musiciens, loin de les guider. Il suffit, en effet, que le mouvement d'horlogerie qui commande le pendule du métronome soit mal construit pour que l'instrument ne donne plus le rythme exact. M. Saint-Saëns réclamait un métronome *normal* réglé mathématiquement. M. Léon Roques vient de nous donner ce métronome normal, d'ailleurs très simple. Il est construit par M. Secretan.

On sait qu'un pendule, c'est-à-dire un petit poids suspendu par un fil, fait par minute un nombre d'oscillations rigoureusement invariable. L'amplitude du balancement varie : d'abord grande, elle diminue progressivement par suite de la résistance de l'air et du frottement au point de suspension; mais le nombre des oscillations n'en reste pas moins toujours le même, que le pendule se balance fort ou doucement. Le nombre des oscillations dépend uniquement de la longueur du pendule, c'est-à-dire de la distance comprise entre le point de suspension du fil et le centre de la petite masse oscillante. Pour fixer la vitesse du mouvement d'un moreau, il suffirait évidemment de faire osciller un pendule qui ait la longueur convenable. Chaque oscillation, simple ou double, marquerait la mesure. A l'étranger, certains chefs d'orchestre, pour suppléer à l'absence d'instruments exacts, avaient imaginé déjà de se guider sur les coups d'un clou long ruban de 2m25 enroulé dans un étui qu'ils déroulaient en lui donnant la longueur convenable à chaque nombre d'oscillations. (Beaucoup de tentatives avaient déjà été faites pour combiner un batteur de mesure. Citons Maël (1815), Dumas (1826), Lerebours (1705), d'Onzenbray (1732), de Harris, Ductos (1782), de Renaudin (1784), de Beaudoire (1812), de Chevé (1840).

M. Léon Roques a fondé son métronome sur le même principe : celui de l'isochronisme des petites oscillations d'un pendule. Seulement, il se présentait une difficulté. Depuis l'adoption du métronome de Maëlzel (vers 1816), les désignations bien connues des mouvements ont été accompagnées de chiffres déterminés : 42 pour le *largo*, 72 pour l'*adagio*, 66 pour l'*andante*, 120 pour l'*allegro*, 184 pour le *presto*, chaque nombre répondant à autant de battements par minute pour un temps de la mesure. Il peut aller du *presto au largo*, le nombre des oscillations s'abaisse assez pour qu'il faille allonger successivement le pendule depuis 10 centimètres jusqu'à 2m236. Va pour un simple ruban qu'on tire comme un mètre : mais il est clair que ce ruban ne constituerait pas un métronome pratique, surtout dans nos appartements bas plafonnés. M. Roques a évité ces dimensions incommodes et, tout en conservant la simplicité et la précision des indications, il a défini la longueur du pendule à 25 centimètres. L'artifice se devine. Il suffit de compter pour un seul temps musical, tantôt une, tantôt deux, tantôt même quatre oscillations du pendule.

Voici brièvement l'instrument. A l'extrémité supérieure d'une réglette en bois légèrement inclinée, pendent deux fils qui sentinennent une petite masse de cuivre. La petite masse oscille en s'approchant ou s'éloignant de la réglette. Cette réglette a seulement 3 centimètres de largeur et 27 centimètres de longueur; elle est fixée par sa base et par son sommet, au moyen d'une tige transversale, à un support qui n'est autre que la boîte dans laquelle on enferme ordinairement l'instrument. Il faut pouvo